

M. Steinauer. Anecdotes et tracas à son arrivée à l'Isle de France

Lettre de M. Steinauer du 27 décembre 1768

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/87

Jean-Guillaume Steinauer, Brigadier d'Infanterie est arrivé à l'Isle de France sur *le Massiac*, le 27 novembre 1768, en qualité de Commandant général en intérim jusqu'à l'arrivée d'un Gouverneur général. L'ancien gouverneur Dumas, immédiatement remplacé par Steinauer, doit regagner la métropole par le premier vaisseau. Le premier vaisseau à quitter le Port Louis pour la France est *la Boudeuse* commandée par Bougainville, le 12 décembre. Dumas embarquera sur sa conserve, la flûte *l'Etoile*, qui appareille le 1^{er} janvier 1769.

Commandant général, Steinauer se trouve par là même, commandant en chef de la Légion de l'Isle de France et donc le supérieur du baron de St Mart qui commande celle-ci.

Ce document ne mentionne pas le destinataire de la lettre.

=====

Monsieur,

Vous me faites la grâce de vous intéresser le plus particulièrement à mon sort, cette bonté m'autorise de vous rendre compte des choses qui me regardent personnellement.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que M. le Baron de St Mart a été mon supérieur pendant que nous servions ensemble au régiment de Bouillon. Ce dernier ayant quitté le régiment il y a plus de trois ans, j'ai cessé, il me semble, d'être son subordonné. Je dis plus, s'il n'avait pas quitté le régiment, le Roi était toujours le maître de me faire son supérieur. Des événements équivalents arrivent très souvent en France et dans tous les services du monde. M. le B. de St Mart pense différemment ; il avait la supériorité sur moi, un caractère indélébile attaché à sa personne. Pour vous mettre au fait de sa façon de penser, je ne puis mieux faire que de joindre ici la copie d'une lettre que je viens d'écrire à ce sujet à M. le Duc de Praslin. Vous y verrez en même temps, Monsieur, la raison qui m'a empêché d'en rendre compte plus tôt à vous et au Ministre.

Copie de la lettre au Ministre.

Monseigneur,

J'ai cru qu'il était convenable de donner à M. le B. de St Mart le temps de faire ses réflexions, avant de vous informer, Monseigneur, du prétexte qu'il a pris à mon arrivée dans ce pays-ci. Cette raison m'a empêché de vous en faire part par l'expédition de *la Boudeuse*.

Le jour de mon débarquement, M. le B. de St Mart fut à la campagne. Il en revint le soir et m'envoya chez M. Poivre où je soupais avec M. de Bougainville, la lettre dont je joins ici une copie si exacte que l'orthographe même de l'original est conservée.¹

« Vous savez, Monsieur, mieux que personne la façon dont j'ai servi le Roi. J'ai cru m'être mérité à tout égard des droits sur votre estime. L'ancienneté de mes services, leurs distinctions, rien enfin de votre position à la mienne ne peut, sans manquer à ce que je me dois, me permettre de servir sous vos ordres. En acceptant cette place vous ne m'avez pas respecté ; vous vous êtes attendu certainement de recevoir ma démission, je vous la demande Monsieur. La comptabilité de la Légion dont je suis chargé ne me permet pas de vous demander mon passage pour retourner en France par le premier vaisseau, mais je vous prie de me l'accorder après qu'ils seront rendus en entier. Je serai dans la position d'être au jour pour cette besogne si nos revues et arrêtés de compte de France étaient arrivés. Je les crois sur *le Beuvron*. Je dois attendre. M. de Cadenasy, chargé du détail, vous remettra demain un état de situation de la Légion, et insensiblement de tout ce qui concerne la Légion. Je demande donc, Monsieur, suspension de tous autres services que celui que mon honneur m'impose. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Signé St. Mart. Du Port Louis Isle de France le 27 novembre à 9 heures du soir. »

¹ Nous ne conservons pas l'orthographe originale.

Je ne jugeai pas à propos, Monseigneur, de lui répondre à sa lettre. J'aurais été obligé de lui dire qu'il voit très bien quand il me voit fort petit, mes propres yeux ne m'ont jamais vu autrement ; mais que c'est le microscope de l'amour propre qui lui présente sa propre taille d'une proportion si gigantesque qu'elle ne souffre aucune comparaison avec celle d'un autre pauvre mortel.

Je m'en allais sur le champ, Monseigneur, le voir. Il me reçut poliment et m'embrassa. Vous n'avez pas respecté, me dit-il, ma délicatesse ; vous la connaissiez ; vous n'auriez jamais dû accepter la place que vous occupez. Ce n'est pas la délicatesse d'autrui, lui répondis-je, mais bien la mienne, qui règle mes actions et mes démarches. Il me pria de le dispenser de me recevoir à la tête de la Légion. Je le lui accordai sans hésiter. Je lui remis, Monseigneur, votre lettre et nous parlions des choses indifférentes lorsque le Prince de Nassau², qui probablement avait appris notre entrevue, survint. En nous quittant quelque temps après, M. le B. de St Mart m'accompagna jusqu'à mon logis.

Le lendemain, ayant changé de sentiment, il voulut absolument me recevoir. Il me reçut en effet à la tête de la Légion. Une heure après il vint me faire visite en habit bourgeois qu'il n'a plus quitté. Nous nous visitons réciproquement ; il m'a fait l'honneur de dîner chez moi, et il me parle souvent légion, comme s'il y était encore attaché. Mais il s'est expliqué vis-à-vis M. Poivre qui avait entrepris de le faire changer de sentiment, qu'il n'en ferait rien. Jusqu'ici la copie de ma lettre au Ministre.

La façon de penser, Monsieur, de M. le B. de St Mart ; le parti qu'il a pris ; le rappel de M. Dumas ; le séjour que ce dernier a fait ici au-delà du temps que le Ministre avait fixé pour son départ, (l'ordre adressé à M. Poivre et à moi en commun, et à M. Dumas en particulier, portait : que ce dernier parte avec le premier vaisseau.) ; toutes ces circonstances rendent ma situation embarrassante. Heureusement ma façon de penser, de parler et d'agir me permet de ne craindre ni chicane ni tracasserie. Je n'ai point d'homme de confiance à l'être. Chaque homme a des passions. Les miennes sont mes ennemis. Mais enfin ces ennemis je les connais ; c'est beaucoup, je puis espérer de leur faire la guerre avec succès. Les passions d'un homme de confiance seraient pour moi des ennemis bien plus formidables. Comment les combattre ? Le plus souvent je ne les connais pas. Au milieu de leur embuscade, je me croirais en lieu de sûreté. Que d'honnêtes gens se sont perdus dans le monde par les hommes de confiance ! Tout ce que je suis obligé de faire en attendant l'arrivée du gouverneur général, les affaires militaires à part, je le fait de concert avec M. Poivre.

Vous demandez peut-être, Monsieur, en quoi le séjour de M. Dumas contribue à rendre ma situation embarrassante ? Sa présence doit au moins inspirer de l'indifférence pour moi à tous ceux qui ont des raisons de lui être attachés. Je dis : au moins de l'indifférence.

Pourquoi, continuez-vous naturellement de demander, pourquoi n'avez-vous pas exécuté l'ordre du Ministre ? M. de Bougainville, par une lettre écrite à M. Poivre et à moi, présente l'impossibilité de prendre M. Dumas à son bord.

Je ne me puis pas assez louer, Monsieur, de Monsieur de Bougainville. Cela même augmente la difficulté d'expliquer l'énigme qu'il m'a proposée. Un jour que M. le Prince de Nassau me fit l'honneur de dîner chez moi, MM. de Bougainville et Dumas, qui étaient du nombre de mes convives, s'entretenirent assez longtemps dans un coin de la salle. Le hasard me faisant passer à quelques pas de là, M. de Bougainville m'adressa la parole et me dit : à votre place, Monsieur, je demanderais au ministre de m'envoyer à Pondichéry. M. Dumas se mettant en devoir de débattre profondément le pour et le contre de cette proposition, je coupai court, en disant que cet avis ne me paraissait pas bon.

Le lendemain, Monsieur, M. de Bougainville dînant chez moi sans M. Dumas, je lui marquais l'étonnement que m'avait causé son avis. Il me disait là-dessus bien des choses. Mais je l'avoue, si le texte de M. de Bougainville m'a paru obscur, sa paraphrase ne me l'a pas rendu plus clair.

Il est bon à observer qu'il y a des personnes dans ce pays-ci qui soutiennent que M. Dumas ne tardera pas de revenir. Il y en a qui le disent devant moi. Je réponds que c'est possible, et que cela doit arriver si le véritable bien du service du Roi et de la colonie l'exige.

Ma lettre, Monsieur, je le vois trop tard, est devenue un volume. Il faut toute votre indulgence pour me pardonner.

² Le prince de Nassau s'était embarqué avec Bougainville autour du monde.

Je suis avec une très vive reconnaissance et avec un très profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Steinauer

Au Port Louis, Isle de France, ce 27 décembre 1768

Par la flûte du Roi *l'Etoile*.

* * *